

Quoi de neuf chez les filles ? Entre stéréotypes et libertés

Christian Baudelot et Roger Establet

Chapitre 1 – Plus de trente ans après Belotti (psychologue)

Gianini Belotti, dans son ouvrage *Du côté des petites filles (1973)*, analyse l'influence des conditionnements sociaux sur la formation du rôle féminin dès la petite enfance. Son étude scrutait les comportements quotidiens des adultes à l'égard des filles et des garçons, les attentes différentes dont ils étaient l'objet ; elle montrait comment un processus interrompu de « discrimination continue » contribuait à forger des systèmes très distincts de représentations, d'attitudes, d'attentes, que s'approprièrent très tôt, en les intériorisant, les filles et les garçons.

Le tableau final dressé par Belotti est que les filles, malgré leur apparence calme en surface, sont dévorées par une tension ; elles ont besoin d'être approuvées et s'infligent une autodiscipline féroce. Il n'existe pas entre les petites filles cette solidarité qui existe au contraire dans le groupe des garçons ; elles sont portées par la médisance, elles s'épient sans cesse et rapportent à la maîtresse.

Trente cinq ans plus tard, bien des enquêtes confirment les constats de Belotti : les filles rangent mieux leurs affaires, organisent mieux leur emploi du temps... L'indifférence à l'ordre établi était pour les garçons issus de milieux bourgeois, un moyen de s'affirmer : l'anti conformisme affiché dans la jeunesse relevait d'un conformisme de classe. Les femmes aujourd'hui assument une carrière professionnelle, le travail domestique, les activités des enfants...les filles ont comme modèles leurs mères qui passent tout leur temps à entretenir méticuleusement un foyer.

Qu'est-ce qui a changé dans la socialisation des filles et des garçons ?

Confiés à des institutions distinctes, les processus d'éducation des filles et des garçons étaient organisés selon des principes radicalement opposés. Les objectifs visés n'avaient rien de commun : il s'agissait dans le cas des filles (ou du moins de la minorité qui avait accès à l'éducation), de former des « femmes accomplies », c'est-à-dire des les préparer à devenir des épouses, des mères et des maîtresses de maison. On leur apprenait à lire pour déchiffrer les textes de saints. L'écriture et le calcul étaient réservés aux garçons. On ne peut pas comparer ce qui n'est pas comparable. Ce n'est qu'à partir du moment où les filles et les garçons ont été scolarisés en totalité dans les institutions communes et surtout que, faisant irruption en masse sur le marché du travail, les femmes sont devenues pour les hommes es concurrentes actives, que les sciences sociales ont commencé à s'intéresser aux différences entre les processus de socialisation des uns et des autres. La sociologie de l'éducation n'a vu le jour en France qu'au début des années 60, au moment où s'allonge la scolarité obligatoire. Il fallait une école unique pour commence à étudier les différences et inégalités.

Chapitre 2 – Les « inégalités naturelles » à l'épreuve des faits

Qu'est ce qu'un stéréotype ? Existe-t-il des différences qui relèvent de la biologie ?

Un stéréotype est une opinion toute faite, une caricature de la réalité. L'essentiel des préjugés et stéréotypes en matière de genre repose en effet sur l'idée que toutes les inégalités qu'on observe entre filles et garçons, femmes et hommes, s'expliquent et se justifient par des différences de nature, d'origine biologique. Si les garçons sont plus forts en math que les filles, c'est parce que la nature a affublé ces dernières d'un cerveau plus petit, plus apte à produire des motions que des concepts. Si l'essentiel de la garde et de l'éducation des enfants repose sur les femmes, c'est parce que, en tant que mères, elles sont naturellement les seules aptes à s'occuper d'enfants qu'elles ont mis au monde etc.

Ces évidences premières ne sont que des erreurs. D'une société à l'autre, les statuts et les rôles attribués aux hommes et aux femmes ne sont pas les mêmes.

Beaucoup de travaux ont permis de démontrer que les différences H/F relevaient de facteurs culturels et sociaux.

Grace à l'imagerie médicale, on peut se poser la question du sexe du cerveau...

Les techniques modernes de l'imagerie cérébrale mettent bien en évidence des différences anatomiques et biologiques importantes entre le cerveau des hommes et celui des femmes qui ne mobilisent pas toujours les mêmes zones pour une même opération. La taille et le volume sont supérieurs chez l'homme, mais les cellules pyramidales sont plus nombreuses chez la femme. Les hommes utilisent plus l'hémisphère droit et activent davantage l'hippocampe, alors que les femmes utilisent plus l'hémisphère gauche et activent plus le cortex frontal. Il est aujourd'hui démontré qu'il n'existe aucun rapport entre le poids du cerveau et les aptitudes intellectuelles ; c'est la qualité des connexions entre neurones qui priment sur la quantité. Les connexions neuronales sont établies après la naissance, à partir de l'expérience personnelle de chaque individu. Les tests neuropsychologiques montrent par exemple, que les femmes réussissent mieux les exercices de langage alors que les hommes sont meilleurs dans l'orientation dans l'espace. Ces différences ne sont pas présentes à la naissance ; avec l'apprentissage, les différences de scores s'atténuent. Les activités à l'extérieur (jeux de balles, foot...) pratique exclusive des garçons, développent davantage les aptitudes à s'orienter dans l'espace, que des jeux d'intérieur (dinette, poupée...) plutôt réservées aux filles, développent davantage l'aptitude au langage.

On observe également des différences modérées, à l'avantage des femmes, en matière de langage, surtout chez les adolescentes, d'estime de son propre corps, d'ouverture aux autres, l'assurance de soi étant toujours plus marquée chez les garçons. Ecart très faible, voire nul pour tous les autres domaines d'attitudes et de comportements.

Compétences acquises à l'école

Les études statistiques de l'OCDE sur les compétences scolaires des enfants de 15 ans en 2003, montrent que les garçons ont des performances légèrement meilleures en mathématiques, dans tous les problèmes qui mettent en jeu l'espace (bosse des maths). Mais les résultats des garçons et

des filles dépendant aussi de la qualité du système scolaire. Quel que soit le pays, les performances des filles sont toujours meilleures dans la compréhension de l'écrit. Les garçons affirment en moyenne des performances supérieures en maths et légèrement supérieures en culture scientifique. Les écarts F/G diminuent quand le niveau général est meilleur. Les canadiennes, coréennes, japonaises...sont meilleures en maths que les garçons de Norvège, des USA ou d'Italie par exemple.

Chapitre 3 – Quel avenir devant soi ?

Evolutions sociologiques : école, chômage, entreprises...

L'entrée massive et persistante des femmes dans l'univers professionnel, portée en partie par la réussite scolaire, a de quoi ébranler le stéréotype de la famille patriarcale où l'homme apporte la subsistance, de l'extérieur, par son activité professionnelle, tandis que la femme, recluse dans son foyer, prend en charge un travail domestique qui n'est pas reconnu comme tel. Sept ans après l'entrée en 6^{ème}, les filles sont plus nombreuses que les garçons à formuler des projets précis d'avenir professionnel, et attendent du métier futur qu'il leur permette de « bien gagner leur vie ».

Le salaire est reconnaissance de la valeur personnelle. A ce compte, les femmes ont été et sont toujours lourdement pénalisées et dévalorisées. La discrimination salariale est un fait persistant.

Métiers d'homme ou de femmes ?

La nature des emplois occupés par les hommes et par les femmes a de quoi décourager la mixité des orientations scolaires. Pompiers, militaires, policiers sont à plus de 70% d'hommes ; infirmières, aides soignantes, assistantes maternelles, secrétaires sont à plus de 70% de femmes. La polarisation des emplois selon la qualification s'est particulièrement accrue pour les femmes. Les femmes les moins scolairement titrées ont souvent hérité des nouveaux métiers déqualifiés du tertiaire (caissière...).

Prémices de la fin de la domination masculine ?

La progression féminine est réelle, portée par l'amélioration des performances scolaires et l'accroissement des postes de cadres. Néanmoins, dans le noyau dur des entreprises (direction, ingénierie), la domination masculine demeure flagrante.

Chapitre 4 – Modèles imposés ou modèles assumés ?

Identité de genre ou identité sexuée

Il s'agit du « sentiment intime que chacun a d'appartenir à l'un des sexes que la biologie et la culture distinguent » (Colette Chiland). Même avant la naissance, l'identité du bébé, fille ou garçon est très attendue car de là va dépendre tout le système d'attitudes et d'attentes que vont mettre en œuvre

les parents, mais aussi l'environnement social et matériel chargé d'accueillir et de participer à l'éducation de l'enfant. Une fille ne fera pas l'objet des mêmes traitements, ni des mêmes attentes qu'un garçon. Les adultes tendent à offrir des jouets étiquetés féminins à leur fille (poupée) et masculin à leur garçon. Les pères mettent l'accent sur la réussite d'une situation avec les garçons, alors qu'ils mettront plus l'accent sur la qualité relationnelle avec les filles. Les parents continuent de percevoir leurs nouveau-nés de manière conforme aux stéréotypes de sexe.

Identité de genre imposée et appropriation par l'enfant

Les adultes (parents, enseignants...) contribuent à imposer les normes distinctes de comportement et veillent à les contrôler. « Les parents ont des désirs et des fantasmes quant à notre sexe » (Colette Chiland). Cette attribution agit comme une empreinte, un modelage, qui répond aussi à une forte demande de la part des enfants.

Il ne s'agit pas d'un simple conditionnement qui serait imposé de l'extérieur. Les enfants prennent une part importante dans la création de leur identité de genre. Très tôt, il affiche une préférence marquée pour les jouets, les jeux ou activités considérés comme appropriés à leur sexe.

La construction de l'identité de genre est fondamentale dans la construction de la personnalité.

Publicité d'objet : on a du mal à se défaire de l'idée du conditionnement...

Le domaine des jeux et des jouets est un terrain de socialisation qui prend en compte les désirs de l'enfant, l'influence des parents et la pression culturelle et économique. Une claire distinction s'instaure, surtout depuis le 19^e/20^e siècle, entre l'univers des garçons et celui des filles. Les jouets attribués aux filles sont limités en nombre et réduits aux champs d'activités maternelles ou domestiques (poupée, couture, dinette...), alors que ceux des garçons sont centrés sur des activités beaucoup plus diversifiées (agression, aventure, mécanique, construction...). Ils incitent davantage à la manipulation, à l'invention, développement d'habiletés vidéo spatiales, mécaniques, d'exploration... alors que les jeux des filles fournissent moins d'occasions d'innover, ils développent plus les habiletés sociales, la communication et les relations interpersonnelles.

Le sexe est maintenant un critère pour choisir un jouet.

Besoin de jeux différenciés chez les filles et les garçons ?

On observe l'apparition de jeux mixtes (couleurs neutres) qui conviennent aussi bien aux filles qu'aux garçons. Les filles tendent très tôt à jouer avec des jouets de garçons, ce qui est loin d'être désapprouvé par les parents, cette attitude est souvent encouragée, surtout par les mères qui se montrent plus indifférentes que les pères au respect du stéréotype. L'inverse cependant n'est pas vrai : les garçons s'aventurant sur le terrain des jeux des filles essuient aussitôt des reproches et des sarcasmes de la part de leur entourage. Le contrôle parental qui détourne les garçons de jouer aux jeux de filles s'exerce très tôt.

Psychologues et sociologues s'accordent aujourd'hui pour considérer que, loin d'être un conditionnement (contrainte, soumission à l'autorité), la conformité au modèle proposé est un moment nécessaire du développement de l'identité du garçon comme de la fille. Le jouet ne produit

donc pas le stéréotype, il donne aux garçons et aux filles des outils pour « confirmer » en se « conformant » leur identité de genre.

La lecture chez les enfants

Le genre demeure une dimension fondamentale pour les processus identificatoires dans la lecture. Les enfants affichent une nette préférence pour les héros ou héroïnes de leur sexe. Cette tendance est beaucoup plus forte chez les garçons (95%) que chez les filles (54%), qui se distinguent par leur degré plus élevé d'émancipation des modèles traditionnels.

Le livre, contrairement aux jouets, est unisexe. Rare sont livres destinés essentiellement aux garçons ou aux filles. Cependant, les personnages féminins sont sous représentés dans les titres, les rôles principaux et les illustrations. Ils sont aussi profondément dévalorisés par rapport à leurs homologues masculins qui attirent sur eux toute la lumière et tous les attributs du prestige. Les femmes dans les ouvrages, sont souvent représentées dans des décors intérieurs et des lieux privés. Les femmes sont dans l'immense majorité des cas cantonnées à des fonctions familiales et domestiques et très rarement décrites dans un contexte professionnel (ou alors dans des rôles professionnels peu diversifiés et très stéréotypés).

Même lorsque les personnages du livre sont des animaux, le sexisme est toujours présent. Il y a beaucoup plus d'animaux masculins, imposants en taille et en force (ours, loup, éléphant...) ; ce n'est que sur les petits animaux et les insectes que les femmes l'emportent quantitativement sur les hommes (souris...). A l'heure où les taux d'activité féminine explosent et où l'activité professionnelle est devenue la norme chez les femmes, le sexe féminin est toujours représenté sous une forme aussi stéréotypée : domestique et maternante.

Chapitre 5 – Nouveaux pères ou nouvelles mères ?

Avec les nouveaux modèles familiaux, les identités sexuées ne sont-elles pas transformées ?

La famille est en effet le lieu de transformations de longue durée. On porte aujourd'hui un intérêt à l'enfant bien avant sa naissance. Les « nouveaux pères » sont amenés à s'associer à des tâches dans la prime enfance que l'on disait par nature réservée aux femmes, la toilette des enfants. En moyenne, le temps consacré aux activités domestiques par les pères a très peu augmenté : quelques minutes en vingt ans. Ils traitent et jouent différemment avec leur fille ou leur garçon, ce qui permet de mieux différencier les personnes et de mieux comprendre l'assignation des rôles sexuels. Les mères investissent fortement les activités de soins, alors que les pères s'engagent très facilement dans les activités ludiques et les interactions affiliatives. Ils passent deux fois plus de temps à jouer avec l'enfant qu'à effectuer des soins. Les pères sont plus excitants et physiques les mères modulent mieux leurs échanges. Le rôle de la mère est plus constant, plus pédagogique, alors que celui du père est plus déstabilisant. Il agit comme un partenaire de jeu ; les mères sont plus directives alors que les pères en appellent plus à l'autonomie.

Les parents sont aussi très actifs dans le renforcement des conduites sexuées : ils n'adoptent pas la même attitude avec leur fille ou garçon. Les pères sont plus autoritaires avec leur garçon, les mères supervisent plus les activités de leur fille. Les garçons reçoivent davantage d'encouragements positifs ou de reproches négatifs, mais les pères répondent plus aux garçons et les mères plus aux filles.

Un modèle proposé par les mères plus innovant ?

Le diplôme de la mère a plus d'effet sur la réussite que celui du père. Ce sont les mères qui ont pris la charge de ce nouveau travail, qui consiste à gérer la scolarité dans tous ces détails (soutien, devoirs, association de parents d'élèves...).

La réussite scolaire dépend aussi des stimulations culturelles dont les enfants font l'objet dans leur milieu. C'est la mère qui a pris en charge cet effort de stimulation (conversation sur un livre lu, visites de musées, d'expositions, bibliothèque, activités artistiques...). On pourrait parler de « nouvelles mères » car elles apportent une contribution professionnelle au foyer à laquelle s'ajoutent les tâches domestiques, l'initiation culturelle et scolaire. Le seul domaine où les pères sont plus présents que les mères est le sport.

Un contrôle identique pour les filles et les garçons ?

Le contrôle parental des garçons est très fort dans deux domaines : le rappel à l'ordre des obligations scolaires (ne pas trop regarder la télévision, vérification des leçons...) et une grande vigilance déployée pour que les garçons ne s'orientent pas vers des domaines féminins en matière de jeux et d'activités de loisir. Une étude montre que les garçons ont parfois accès à des jouets de filles mais toujours avec des restrictions : la présence d'une sœur autorise des écarts avec le stéréotype. Certains pères admettent une différence de traitement des filles et des garçons : il y a moins de tabous à masculiniser une fille (lui acheter un pyjama bleu par exemple). Les garçons sont laissés plus libres de leurs sorties, de leur emploi du temps quotidien. On surveille moins les filles pour leur travail scolaire, on leur fait confiance. Les filles sont laissées beaucoup plus libres de leurs jeux et de leurs jouets. Leurs sorties sont limitées et surveillées. La fille fait l'objet d'une « sollicitude inquiète » : tout partenaire est envisagé comme conjoint potentiel, ce qui constitue une forme de contrôle dont les garçons sont exempts.

Chapitre 6 – Les chemins de la liberté

Alignement des comportements féminins sur les comportements masculins

On parle ici de sexualité. La convergence des calendriers d'entrée s'accompagne de fortes différences entre filles et garçons, dans le sens attribué à l'acte et à la façon dont il est vécu. Plus attachées à l'intensité des relations qu'elles engagent les filles sont plus soucieuses de leur fournir des justifications. Elles déclarent « faire l'amour » par amour alors que les garçons évoquent plus souvent l'attraction et le désir physique pour justifier leurs relations. Si les filles se disent plus souvent « amoureuses », c'est que « l'énoncé du sentiment leur permet de franchir les étapes et de légitimer le passage à l'acte ». Les filles déclarent moins de partenaires et ont des relations plus durables. Les

garçons privilégient la quantité, les filles la qualité. Les jeunes filles choisissent des garçons plus âgés qu'elles, et les garçons avec des filles du même âge.

Le contrôle parental cède progressivement la place à la pression du groupe amical. Cette tendance est générale et vaut pour les filles comme pour les garçons. La part respective des influences (parents-amis) varie selon les sexes. Le conflit entre le système de valeurs des parents et celui des pairs ne se gère pas de la même façon pour les filles et les garçons. L'émancipation des filles vis-à-vis des parents serait moins évidente. D'autre part, la pression des pairs quand elle existe ne se manifeste pas non plus de la même façon.

Les amitiés masculines se constituent généralement autour d'un groupe de garçons, socialement et géographiquement proches : même milieu social, même quartier. Il s'agit de groupes homogènes et souvent anciens qui ne comportent que très exceptionnellement des filles. Pour les filles, les groupes fréquentés sont géographiquement et socialement plus diversifiés et surtout plus éphémères ou plus souvent renouvelés. Le jeu d'influences, de conseils, de pressions oscille alors entre les expériences des copines et les incitations de garçons plus âgés et plus expérimentés.

Chapitre 7 – Les élèves et leurs parents

Modèle de socialisation masculin qui favorise une distance des règles ?

Les filles, le fait est bien établi, sont l'objet de la part de leurs parents d'une « sollicitude inquiète » (Michel Bozon) en ce qui concerne les fréquentations et les sorties. Moins soumis à cette surveillance, les garçons peuvent se construire dans un espace qui n'est ni familial ni scolaire. Cette liberté leur permet d'élaborer une expérience personnelle, de mûrir leur confiance en soi et éventuellement de mettre en place une distance critique à l'égard de l'institution scolaire qui peut se révéler bénéfique à l'intérieur de l'école comme le montre leur prépondérance dans les filières d'excellence.

Les garçons, avec leur liberté, apprennent à s'affirmer en dehors de l'école et contre elle. La culture « libre » offerte aux garçons met l'accent sur l'héroïsme, la violence et la démonstration de force : toutes valeurs qui les dotent d'un arsenal « anti-scolaire ». Bon nombre de garçons, ayant des intérêts hors de l'école, ont beaucoup de mal à accomplir les routines quotidiennes du métier d'élève.

Maurice Cusson (criminologue canadien) résume l'opinion qui prévaut chez ses collègues de tous les pays : « la sur-criminalité masculine est la conséquence de l'éducation et de la moindre vigilance parentale [...]. Les femmes ne sont responsables que d'une minorité réduite de crimes et de délits. Egalant presque les garçons pour la consommation de cannabis, elles commettent beaucoup moins d'agressions et de vols. Cette plus grande propension des garçons à la violence a été mise en relation avec la moindre vigilance parentale en dehors de l'espace familiale et dans leurs fréquentations. Plus la veille parentale est forte et moins la délinquance est importante.

Filles et métier d'élève

En prenant pour la première fois acte, sur des données françaises, de la suprématie scolaire des filles, nous avons avancé comme explication leur plus grande « docilité », qui résulte de l'éducation familiale (déf : se soumettre aux conditions de l'apprentissage). Les petites filles ont moins de mal à anticiper les injonctions des adultes dans la société scolaire. La prime éducation des filles qui se déroule, pour l'essentiel, dans l'espace de la maison, prépare la future élève à l'univers de la classe.

En matière de travail scolaire, les parents manifestent des attitudes plus confiantes envers les filles, pour les devoirs, le contrôle du temps passé devant la télé et l'incitation à la lecture. Les garçons sont moins respectueux des consignes au collège et anticipent moins bien les attentes institutionnelles. La majorité des filles se montrent attentives à organiser leur travail scolaire, ne pas faire ses devoirs à la dernière minute (terminer son travail dans les temps), arriver à l'heure (les filles sont moins en retard et moins absentes), ne pas oublier son matériel...le respect des règles du métier d'élève, pour les filles, semble avoir valeur à leurs en soi.

Depuis 1973 (choc pétrolier), les ambitions parentales sont très élevées, le bac est un minimum...

L'investissement temporel dans l'assistance au travail scolaire s'est accru. Cet effort est considérable mais inégalement réparti : il mobilise la mère pendant 10h30 et le père pendant 4h. L'essentiel du travail est donc fait par la mère, et surtout, c'est elle qui en prend l'initiative, le père n'intervenant que quand il est sollicité. Ces nouvelles mères auxquelles s'identifient les petites filles, sont des femmes qui assurent à la fois la charge principale des enfants et exercent en même temps une profession à laquelle elles sont attachées, même quand la situation professionnelle n'est pas très gratifiante.

La construction de l'identité sexuée passe par l'identification à des mères dont le statut social s'est renouvelé. Le père est moins présent et s'occupe peu du travail scolaire. Certains pères en sont conscients et discutent informatique avec leurs fils. Mais cela n'est possible que dans les familles aisées. Le seul thème que les pères abordent plus que les mères est le sport.

Chapitre 8 – Différences, oui ; Inégalités, non

Nouvelles familles des années 60 : les pères s'adaptent-ils à ces nouveautés ?

Le modèle traditionnel de la femme au foyer, exclusivement centrée sur les tâches domestiques et les enfants a volé en éclat. Il s'agit d'une tendance lourde observée dans tous les pays développés. Les femmes exercent aujourd'hui une activité professionnelle à laquelle elles tiennent.

En quarante ans, les parents de toutes les catégories sociales ont progressivement aligné les ambitions scolaires pour leurs garçons et pour leurs filles. Fait historique, les réussites scolaires des filles dépassent celles des garçons dans tous les pays riches. Les incursions des filles sur les territoires masculins sont de plus en plus nombreuses et diversifiées (sport, compétition, sexualité, jouets/jeux neutres...).

Cette explosion des activités et la transformation de la place de la femme dans la société ne se traduisent pas par une transformation des images de la femme par les livres de lectures, la presse enfantine ou les jouets. Les activités pratiquées par les enfants et adolescents sont marquées par des préférences très différentes et très spontanées des filles et garçons. Les filles sont très attachées aux loisirs d'intérieur, à la lecture, la création artistique et toutes activités qui impliquent des relations interpersonnelles. Les garçons sont beaucoup plus engagés par les activités extérieures, les sports de compétition, les jeux mécaniques (voitures...), la vitesse et les jeux de combat.

Dans les pays du monde, les filles ont du mal à s'orienter vers des filières scientifiques et technologiques, alors que les garçons renforcent, quand leurs résultats le leur permettent, leur présence en mathématiques et en ingénierie. Une bonne part de l'élite scientifique féminine des lycées s'oriente vers les facultés de médecines, alors que l'élite masculine vise de plus en plus les classes préparatoires aux grandes écoles scientifiques et commerciales.

Du côté de la famille, malgré les transformations considérables qu'elle a connu, cela n'a pas abouti à une confusion des genres, rôle paternel et maternel, dans l'éducation des enfants. La mère apaise et assure l'éducation de tous les jours ; plus ponctuelles, les interventions du père excitent et déstabilisent.

Présentations des auteurs :

Christian Baudelot et Roger Establet sont professeurs de sociologie. Ils travaillent ensemble depuis près de 40 ans !

Colette Chiland est professeur de psychologie clinique (Paris) ; psychiatre au centre Alfred-Binet et membre de la société psychanalytique de Paris.